Maria Michela SASSI (dir.), Elisa CODA, Giuseppe FEOLA (ed.), *La zoologia di Aristotele e la sua ricezione dall'età ellenistica e romana alle culture medievali*

Atti della X "Settimana di formazione" del Centro GrAL, Pisa, 18-20 novembre 2015, Pisa, Pisa University Press, 2017 (Greco, arabo, latino. Studi, 6), 315 p., ISBN : 9788867418350

Arnaud Zucker

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/philosant/4096>

DOI : 10.4000/philosant.4096

ISSN : 2648-2789

Éditeur

Éditions Vrin

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2021

Pagination : 287-290

ISBN : 978-2-7116-3036-3

ISSN : 1634-4561

Référence électronique

Arnaud Zucker, « Maria Michela SASSI (dir.), Elisa CODA, Giuseppe FEOLA (ed.), *La zoologia di Aristotele e la sua ricezione dall'età ellenistica e romana alle culture medievali* », *Philosophie antique* [En ligne], 21 | 2021, mis en ligne le 20 janvier 2021, consulté le 06 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/philosant/4096> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosant.4096>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

erronée. Aristote définit la réfutation comme συλλογισμὸς μετ' ἀντιφάσεως τοῦ συμπεράσματος (*RS* 1, 165a2-3). Banalement « syllogisme avec la contradictoire de la conclusion ». Si la conclusion est r et les prémisses du syllogisme p et q , la réfutation sera le syllogisme ' p, q , donc r ' complété par la contradictoire de la conclusion : $\text{non-}r$. Naturellement, $\text{non-}r$ correspond à la thèse du répondant dans une joute dialectique. Or, Hecquet traduit « la réfutation est une déduction dont la conclusion révèle une contradiction ». Pour justifier cette traduction elle doit torturer le grec : « de la conclusion » serait un génitif subjectif. Ce serait la conclusion de la déduction, donc, qui contredirait quelque chose, et elle contredirait soit la thèse de l'adversaire soit quelque proposition admise par tous. Hecquet pense que, ainsi interprétée, la définition peut comprendre deux cas : les réfutations directes de la thèse et les réfutations indirectes par réduction à l'absurde, où la conclusion serait en contradiction avec une autre proposition qui n'est pas la thèse (p. 22-23). Elle ne semble pas se rendre compte que la conclusion d'une réduction à l'absurde (et d'une réfutation indirecte) n'est pas la contradiction elle-même, mais la négation de la thèse qui implique la contradiction. En *An. Pr.* I 23, 41a21-37 et 44, 50a29-38 Aristote explique que dans une réduction à l'absurde on assume la contradictoire de la conclusion qu'on veut prouver et, avec d'autres prémisses, on déduit le faux ou l'absurde. Mais ce n'est pas la fin de la preuve : à ce stade, on infère indirectement, ou hypothétiquement, la conclusion désirée. Par conséquent, si Hecquet avait raison, la définition de la réfutation inclurait seulement *une partie* de la réfutation indirecte. La même confusion invalide l'analyse proposée du second objectif visé par les sophistes, c'est à dire la déduction, réelle ou apparente, du paradoxe ou du faux. Contrairement à ce que Hecquet suggère, p. 16-17, conduire à un paradoxe n'équivaut point à la réduction à l'absurde. Dans la première méthode il n'y a aucune thèse, dans la seconde c'est précisément la thèse qui est réduite à l'absurde.

Il est dommage (mais ce n'est pas la faute de l'auteur) que la mise en page soit très peu pratique : les longues notes au bas de la page de droite, sous la traduction et en face du texte grec, rendent le texte difficile à consulter. Souvent, pour faire place à l'annotation, une page contient seulement cinq ou six lignes de grec (parfois deux ou trois) qui sont numérotées mais sans indication de leur page Bekker. Par conséquent, il faut beaucoup feuilleter pour retrouver la page Bekker recherchée.

Il est impossible de rendre justice à un travail si riche dans ses détails. Par exemple, la description des manuscrits est très informée et intéressante, et la possibilité que les manuscrits A et B aient déjà été des éditions critiques est suggestive. Même si sur les questions textuelles ma compétence est limitée, il me semble que la partie philologique est mieux fondée que l'analyse philosophique. Mais en général il s'agit d'un travail mené avec rigueur et sérieux, et il ne manquera pas de disséminer ses fruits dans la recherche à venir.

Paolo FAIT
New College, Oxford

Maria Michela SASSI (dir.), Elisa CODA, Giuseppe FEOLA (éd.), *La zoologia di Aristotele e la sua ricezione dall'età ellenistica e romana alle culture medievali. Atti della X "Settimana di formazione" del Centro GrAL, Pisa, 18-20 novembre 2015*, Pisa, Pisa University Press, 2017 (Greco, arabo, latino. Studi, 6), 315 p., ISBN : 9788867418350.

Ce volume réunit dix articles en italien, à une exception française près, issus pour la plupart d'un colloque de 2015 et paraissant dans une série philosophique. Il y a fort peu

de coquilles dans cet ouvrage soigné (68 : *ἰδιότητος, 226 : *Alres, 228 : *εἴληκεν, 244 : *Oppenraay, 267 : *animalium). Il se signale par son orientation pédagogique, conforme au cadre de la rencontre, qui était une journée de formation : la plupart des articles sont des synthèses, proposées par des spécialistes qui, tous, poursuivent leur sillon, souvent sans grande nouveauté par rapport à leurs travaux antérieurs. Ils proposent un état des lieux et un parcours historiographique avec des essais pertinents sur Pline, Galien, la tradition arabe et le Moyen Âge latin, et portent généralement sur le sujet, malgré quelques essais égarés [3, 6, 7] sur Antigone de Caryste, l'absence de la zoologie dans le programme néo-platonicien et l'absence d'Aristote dans la littérature syriaque conservée. Malheureusement il n'y a pour ainsi dire aucune étude sur la période hellénistique, alors que l'enjeu annoncé est pourtant de résoudre « le mystère James Lennox » (*"The Disappearance of Aristotle's Biology: A Hellenistic Mystery"*, *Apeiron* 27, 1994, p. 7-24), autrement dit l'évaporation rapide de l'épistémologie aristotélicienne et la mort, sitôt née, de la biologie comme science.

M.M. Sassi, la principale editrice, propose, après une introduction rapide, une archéologie de la 'discipline' zoologique, avec un bref parcours des cadres présocratiques et de quelques textes classiques, soulignant, pour que le lecteur perçoive l'enjeu du recueil, l'originalité d'Aristote et le pas qu'il franchit en biologie, par la spécialisation d'un savoir sur l'animal, distinct de la science de l'homme. Elle montre que la conception aristotélicienne des êtres vivants et d'une solidarité psychosomatique exclut la séparabilité de l'esprit et du corps (p. 28), portée par les théoriciens de l'immortalité de l'âme — voire de la métempsychose. La présentation est conclue par un appendice sur le corpus des 19 livres zoologiques canoniques : *HA* (10), *PA* (4), *GA* (5) + *LA* (1) et *MA* (1).

L'étude subtile et savante de G. Feola s'attaque à une question sans réponse et peut-être sans véritable objet : l'ordre des traités zoologiques, où se croisent chronologie relative supposée et logique systématique. L'auteur effleure d'abord la question du rôle éditorial d'Andronicos, qu'il surestime sûrement (contre l'avis de Barnes qu'il critique indûment, p. 40), en se rangeant à l'avis de Natali qui imagine qu'Andronicos aurait assemblé des traités à partir de sections séparées. Après avoir rappelé les tentatives pionnières de Jaeger et Nuyens sur l'ordre de composition des traités, il présente ensuite les options, et soutient plutôt la position italienne de Lanza/Vegetti (d'une antériorité de *HA*) que celle de Balme (antériorité de *PA*). Mais foncièrement l'opposition de deux blocs (*HA* vs *PA-GA*) n'est ni convaincante, ni féconde : il est schématique de présenter *HA* comme une base de données factuelles, et *PA-GA* comme une enquête étiologique. Le programme en deux temps (décrire/expliciter, cf. *HA* 491b11 : Μετὰ δὲ τοῦτο τὰς αἰτίας τούτων πεπρατέον εὐρεῖν) se déploie dans chaque enquête et chaque œuvre, et le rapport entre *HA* et *PA-GA* (avec ses nombreux passages jumeaux) devrait être systématiquement analysé pour discriminer plus sainement le rôle et la fonction de *HA* dans l'édifice. Feola, qui tout en reconnaissant parfaitement la complexité du sujet et le caractère indécidable de la question revient au classique *HA/PA-GA*, propose *in fine* (et de manière trop astucieuse) de concevoir l'œuvre zoologique comme « un macrotexte constitué en réseau » et « l'objet d'une révision continuelle » (p. 56).

T. Dorandi reprend ses travaux sur Antigone, réaffirmant la distinction entre le philosophe, auteur d'un traité *Sur les Animaux*, et le Paradoxographe, un compilateur qu'il situe au II^e siècle, plus tôt que Musso (x^e) ou Ronconi (ix^e). Après ce rappel d'une enquête identitaire, Dorandi aborde rapidement les rapports des *Mirabilia* avec le recueil homonyme péripatéticien et l'*Épitomé* d'Aristophane de Byzance, mais la piste proposée à la fin de l'étude, sur une similitude d'inspiration et de contenu de l'*Épitomé* et de la paradoxographie est divagante.

P. Li Causi, s'appuyant sur deux articles antérieurs, se demande « de quoi Aristote est le nom » pour Pline ; il poursuit son portrait d'un naturaliste latin se voyant comme un émule d'Aristote, plein d'admiration pour cet « oracle contre le *vulgus* » (*tantus vir in doctrinis*, 11.273), qu'il s'avise cependant de réfuter à l'occasion, pour fonder sa propre autorité, en privilégiant l'*utilitas* des connaissances (pratiques) sur les spéculations.

L. Perilli propose un circuit autour de l'œuvre de Galien dans certains rapports qu'elle entretient avec le corpus aristotélicien, en insistant sur la valeur heuristique du corps animal pour la connaissance anatomique de l'homme. Plutôt que de traiter l'usage que fait Galien d'Aristote, l'auteur propose un feuilleté de thèmes et de sections : ses commentaires à l'œuvre du Stagirite, le bestiaire galénique, les six classes d'animaux proches de l'homme (un retour sur l'article de I. Garofalo, *The six classes of animals in Galen*, 1991), les erreurs d'Aristote corrigées par Galien et, à travers force passages cités, la reprise du lexique anatomique aristotélicien. L'auteur fait l'hypothèse que Galien aurait écrit un livre *Sur les animaux*, en s'appuyant sur un passage de Psellos (p. 114-6, p. 138), mais ce livre jamais référencé par Galien, qui tient seulement à une majuscule d'éditeur (τὰ δὲ γε Περὶ (sic) ζῴων αὐτῷ συναίρεμά ἐστι...), est purement fantomatique.

La contribution de Ph. Hoffmann porte sur les *Parva Naturalia* : l'auteur revient sur la classification des œuvres aristotéliciennes selon l'école néo-platonicienne (avec un remarquable consensus d'Ammonius, Olympiodore, Philopon, David Elias et Simplicius) et sur leur programme d'études pour expliquer pourquoi les traités zoologiques (qui font partie de la physique aux yeux des Péripatéticiens) ne sont pas abordés, alors que les cinq traités de philosophie naturelle (*Phys.*, *Cael.*, *GC*, *Meteor.*, *An.*) sont pleinement intégrés. Ces traités, qui sont fondés sur l'observation, sont rangés parmi les écrits « intermédiaires », entre les traités particuliers et les traités qui portent sur des objets dont on peut avoir une connaissance universelle. La zoologie n'est donc pas assez philosophique, le philosophe étant un « amant de l'universel » (φιλοκαθόλου).

Les deux études qui suivent portent sur la tradition orientale du *Livre des Animaux* (*Kitāb al Hayawān*) d'Aristote, collection canonique en 19 livres (comme dans la tradition latine du reste) de *HA*, *PA* et *GA* – excluant donc *LA* et *MA*. H. Hugonnard-Roche note l'absence totale de trace directe d'Aristote dans la littérature zoologique en syriaque (malgré la mention d'une version syriaque ancienne du *Kitāb al Hayawān*) et passe longuement en revue – toujours à travers des traductions, sans l'original syriaque – les témoins indirects d'Aristote, tel l'*Hexaéméron* de Basile (traduit dès le ^v^e s.), le *Physiologus* (la version dite Leidensis), la traduction syriaque au ^v^e s. du traité de *Physiognomonie* de Polémon... On est loin d'Aristote, et l'auteur insiste, après d'autres, sur l'orientation essentiellement éthologique et morale de la littérature médiévale. Pourtant le dernier paragraphe du chapitre 20 du *Livre des récits plaisants* de Bar-Hebraeus (xiii^e s.), opportunément signalé (p. 200-202), offre un intéressant parallèle à l'opuscule *Physiognomonie* du Ps.-Aristote, non pas du second traité comme le note l'auteur (808b11, note 76), mais du premier (805a1 sq.).

E. Coda propose un tour d'horizon complet et savant de la réception arabe : les traductions, épitomés et commentaires arabes de la somme zoologique d'Aristote (à laquelle se combine parfois un mystérieux *Kitāb al Hayawān* attribué à Démocrite...), traduite dès le viii^e siècle (dans le cercle d'Ibn al-Bitriq), utilisée par Al-kindi (ix^e s.) et circulant abondamment par la suite. L'état des lieux qu'elle propose, et qui s'appuie sur une connaissance précise des nombreuses recherches antérieures (Ullmann, Drossaart Lulofs, Mattock, Kruk, Zonta...), porte sur une demi-douzaine de *compendia* attestés, des traductions (une seule en arabo-hébreu) et des commentaires, souvent inédits, dont l'influence s'étend jusqu'à Jahiz et Razi.

Les deux dernières études s'attachent à la diffusion des *Libri de animalibus* aristotéliens par les traductions latines du XIII^e siècle. P. Bassiano Rossi souligne la prééminence effective dans la tradition de la traduction arabo-latine de Michael Scott sur la traduction gréco-latine un peu postérieure (et pourtant bien meilleure et plus fidèle...) de Guillaume de Moerbeke, qui a l'avantage pourtant d'inclure *MA* et *LA*, omis par la tradition arabe. Il propose trois traductions de l'incipit complexe de *PA* (Scott, Moerbeke, Anonyme du ms. de Padoue), qui permet de mesurer l'élégance infidèle de Scott (utilisé par l'Anonyme et tant d'auteurs y compris Albert le Grand) et offre en appendice à son brefsai une transcription d'extraits de 5 prologues à des commentaires des *Libri de animalibus* (Petrus Hispanus, Gérard de Breuil et trois anonymes).

Enfin Albert vint ! L. Perfetti se propose d'étudier la candidature d'Albert le Grand comme rénovateur d'Aristote, et celui qui aurait mis un terme à la longue éclipse du Stagirite, renouant avec la science zoologique dans toute sa noblesse. Il partage en partie l'enthousiasme de M. Tkacz ("Albert the Great and the Revival of Aristotle's Zoological Research Program", *Vivarium*, 45/1, 2007, p. 30-68) qui voit dans Albert le seul aristotélien digne de ce nom. Proposant une analyse bienveillante de la somme populaire (comptant malgré son volume et ses 26 livres plus de 50 mss. du XIII^e au XV^e siècle...) qu'est le *De Animalibus* d'Albert –et qui reste essentiellement une paraphrase amplificatrice de la traduction de M. Scott– Perfetti insiste sur le programme *intégratif* d'Albert concernant le monde naturel et les animaux, mais lui refuse le titre que Tkacz lui avait accordé : Albert ne renoue pas avec la méthode et l'investigation aristotéliennes, même s'il est le premier à lire le biologiste comme il faut. Pour Perfetti, qui réitère les jugements classiques et navrés sur la décadence zoologique post-aristotélienne, la liberté de la *polis* a permis Aristote (p. 280), et les monarchies hellénistiques, d'abord, le christianisme ensuite, ont étouffé ce mouvement.

À l'issue de ce parcours historique et historiographique, le « mystère Lennox » qui en était la cible reste entier. Mais cette énigme est peut-être un malentendu obstiné. La science du vivant, savoir intermédiaire ou mixte, *trop* philosophique pour les naturalistes, *trop peu* philosophique pour les philosophes, ne disparaît pas avec Aristote, mais l'approche systématique qu'il développe, et qui nous ressemble tant mais n'est qu'une option du discours zoologique, s'évapore. Les philosophes modernes nous font croire qu'Aristote était *mal lu* et *mal compris* par les Anciens (« non sembra capirlo fino in fondo » p. 89), alors que sa méthode était peut-être perçue comme trop théorique, abstraite, encombrante. Rapidement on ne s'intéresse plus à la façon dont le Lycée *théorise* les animaux, mais seulement à ce qu'Aristote a *décrit*.

Arnaud ZUCKER
Université Côte d'Azur. CNRS, CEPAM
Arnaud.ZUCKER@univ-cotedazur.fr

Marion BOURBON, *Penser l'individu : Genèse stoïcienne de la subjectivité*, Turnhout, Brepols, 2019 (Philosophie hellénistique et romaine IX), 424 p., ISBN : 978-2-503-58443-0, E-ISBN : 978-2-503-58444-7.

This book has several very positive qualities; but its project raises certain important questions, which are not wholly addressed by the book itself. First, and most fundamentally: what is the subject? The title cites two notions: individuality and subjectivity, both of which are quite complex. The first idea, 'individuality', can denote